

« CIBLE : KABOUL »

L'insécurité humaine dans la capitale afghane

Daniel E. Esser, chercheur, Crisis States Research Centre, London School of Economics and Political Science

Depuis un quart de siècle, Kaboul, la capitale de l'Afghanistan, est au cœur de guerres menées par les forces soviétiques, moudjahidines, talibanes et américaines. Ces différents groupes ont ciblé la ville pour différentes raisons, mais tous ont été attirés par sa valeur stratégique et symbolique de carrefour des transports et siège du pouvoir politique.

D'un point de vue abstrait, le caractère urbain même de Kaboul était une cause de reproche de la part de certains groupes, y compris les talibans, qui trouvaient la majeure partie de leurs appuis dans les campagnes. La capitale était un centre d'éducation, le théâtre d'une opposition politique pacifique, le berceau de la liberté d'expression, en particulier pour les femmes, et de surcroît, l'incubateur de progrès sociétaux rapides qui gagnaient ensuite les provinces par un processus de transformation culturelle issue du milieu urbain.

En termes plus précis, ce prisme urbain peut également aider à faire la lumière sur certains effets méconnus de la guerre. Pendant l'occupation soviétique, la plupart des activités militaires se déroulaient dans les régions rurales, provoquant un afflux massif de personnes déplacées à Kaboul et dans d'autres villes afghanes¹ — l'une des principales conséquences du conflit. Ces migrations ont exercé une ponction excessive sur la capacité de Kaboul à dispenser des services de base aux nouveaux venus, ce qui

a exacerbé la pauvreté urbaine et grandement contribué à modifier l'équilibre entre l'appréciation du public envers l'idéologie communiste et le sentiment d'hostilité éprouvé face à celle-ci.

Inversement, lors de la prise de Kaboul par les talibans en 1996, la ville s'est vu imposer par la force des valeurs et des styles de vie ruraux traditionnels, décentralisés, mais déformés à l'excès². Les restrictions au « droit à la ville³ » auxquelles les résidents de Kaboul ont dû faire face étaient sans doute plus étendues, plus visibles et plus violentes que dans tout autre endroit au monde. Le cosmopolitisme urbain a été détruit par un régime oppressif de prohibitions qui limitaient la liberté de mouvement à un tel point que la plupart des femmes ne quittaient la maison que lorsqu'elles avaient un besoin immédiat d'eau ou de nourriture. Les talibans ont également fait appel à la migration forcée de populations rurales vers la capitale, l'un des exemples les plus frappants étant le déplacement, au début de 1997, de 200 000 résidents de la plaine du Shomali, des Tadjiks pour la plupart, afin de créer au nord de Kaboul un anneau de peuplement pachtoun et de signifier clairement une fois pour toutes que Kaboul était une ville pachtoun⁴. Cette première campagne de relocalisation forcée s'est vite transformée en une politique de la terre brûlée dans le cadre d'une opération de nettoyage ethnique menée pendant l'été de 1999, qui

comprenait la destruction des systèmes d'irrigation, des terres agricoles et des abris, forçant de nouveau des milliers de personnes à fuir, dont 30 000 qui se sont dirigées vers le sud pour chercher refuge à Kaboul⁵.

Enfin, la vulnérabilité absolue des habitants des villes a été démontrée lors de la campagne menée par les États-Unis pour libérer l'Afghanistan et renverser le régime taliban après les attentats du 11 septembre 2001. Pour essayer d'éviter les pertes civiles, on a écarté la solution des bombardements de zone, choisissant plutôt de mener de nombreuses attaques de précision sur les éléments d'infrastructure urbaine (stations radar, terrains d'aviation, postes de commandement, etc.) capables de soutenir la résistance talibane. Comme la plupart de ces sites étaient entourés de bidonvilles où de nombreuses personnes vivaient dans des habitations précaires, la majorité des pertes civiles de cette guerre sont survenues dans les quartiers densément peuplés des villes afghanes⁶. Le bilan des victimes dans chaque cas pouvait sembler léger mais l'addition de toutes ces pertes de vie révèle qu'au total, la campagne de bombardement menée par les Américains, bien qu'elle ait été conçue de façon à limiter les pertes civiles, a tout de même été la plus meurtrière par 10 000 tonnes de bombes depuis la guerre du Vietnam, se situant entre 2 214 et 2 571 civils⁷. À l'opposé, la guerre en Iraq de